

1.  
LA CLARTÉ:  
METTRE DES MOTS SUR L'AMOUR

---

|  |  |
|--|--|
|  |  |
|--|--|

---

*Dans notre société, l'amour dérange. Nous le tenons pour une obscénité. Nous l'acceptons de mauvaise grâce. Il suffit que nous prononcions le mot, et voilà que nous perdons nos moyens et rougissons [...]. L'amour est la chose la plus importante de la vie, une passion pour laquelle nous serions prêts à nous battre ou à mourir. Et pourtant, nous ne nous attardons pas volontiers sur son nom, nous ne pouvons même pas en parler ou y penser.*

Diane Ackerman

Les hommes avec qui j'ai partagé ma vie ont toujours été de ceux qui se méfient d'utiliser le mot « amour » à la légère. Ils s'en méfient parce qu'ils pensent que les femmes en font trop grand cas. Et ils savent que le sens que nous attribuons à l'amour n'est pas toujours identique à celui qu'eux-mêmes lui attribuent. Notre confusion à propos de ce nous voulons dire lorsque nous utilisons le mot « amour » est à la source de notre difficulté à aimer. Si notre société s'accordait sur une manière commune de comprendre le sens de l'amour, l'acte d'aimer ne serait pas si déroutant. Les définitions de l'amour

données par les dictionnaires ont tendance à mettre l'accent sur l'amour romantique, elles tiennent avant tout l'amour pour « une affection passionnée, une grande tendresse éprouvée pour une autre personne, en particulier lorsqu'elle se fonde sur l'attraction sexuelle ». Bien sûr, d'autres définitions rappellent au lecteur ou à la lectrice que l'on peut éprouver de tels sentiments hors d'un contexte sexuel. Cependant, l'idée d'une affection profonde ne décrit pas vraiment de manière adéquate ce que l'amour signifie.

La grande majorité des livres parlant d'amour s'efforcent de ne donner aucune définition claire. Dans l'introduction du *Livre de l'amour*, Diane Ackerman déclare que « l'amour est le grand intangible ». Quelques phrases plus loin, elle écrit : « Tout le monde admet que l'amour est merveilleux et nécessaire, mais personne n'est d'accord sur sa nature. » Puis elle ajoute, évasive, que « nous employons le mot *amour* d'une façon si floue qu'il signifie à la fois tout et rien ». On ne trouve dans son livre aucune définition qui pourrait aider une personne essayant d'apprendre l'art d'aimer. Cependant, elle est loin d'être la seule à écrire sur l'amour de telle manière que notre compréhension s'en trouve brouillée. Comme le sens même de ce mot est entouré de mystère, il n'est pas surprenant que la plupart des gens aient du mal à définir ce qu'ils veulent dire en l'utilisant.

Imaginez combien il serait plus facile pour nous d'apprendre à aimer si nous commencions par nous mettre d'accord sur une définition commune. Le mot « amour » est le plus souvent employé comme un nom, mais ses théoriciens les plus avisés se sont toutes et tous rendu compte que nous parviendrions mieux à aimer si nous utilisions le verbe. J'ai

passé des années à chercher une définition du mot « amour » qui ait du sens, et j'ai été profondément soulagée le jour où je l'ai trouvée dans l'ouvrage de développement personnel de référence du psychiatre M. Scott Peck, *Le Chemin le moins fréquenté* (éd. J'ai lu), publié pour la première fois en 1978. Faisant écho aux travaux d'Erich Fromm, il définit l'amour comme « la volonté de s'étendre soi-même dans le but de nourrir sa propre croissance spirituelle ou celle d'autrui ». Il développe ensuite cette idée : « L'amour, c'est ce qu'on fait. L'amour est un acte de volonté, c'est-à-dire désir et action, conjointement. Et la volonté implique aussi un choix. On n'est pas obligé d'aimer, on le décide ». Puisque le fait de nourrir sa propre croissance et celle d'autrui implique un choix, cette définition s'oppose à l'idée communément acceptée d'après laquelle l'amour serait instinctif.

Toute personne ayant assisté au processus de croissance d'un enfant depuis sa naissance a pu constater clairement que, avant de savoir parler, avant de connaître l'identité des personnes qui s'occupent d'eux ou d'elles, les bébés réagissent quand on leur prodigue des soins affectueux. En général, ils ou elles expriment leur plaisir par des bruits ou des regards. En grandissant, ils ou elles retournent leur affection à ceux et celles qui leur prodiguent des soins en roucoulant pour les accueillir. L'affection n'est qu'un des ingrédients de l'amour. Pour aimer vraiment, nous devons apprendre à mélanger plusieurs ingrédients : soins, affection, reconnaissance, respect, engagement et confiance, ainsi qu'une communication honnête et ouverte. Parce qu'on nous apprend des définitions erronées de l'amour dans notre jeunesse, il nous est plus difficile d'en faire preuve en grandissant. On s'engage sur la

bonne voie, mais dans la mauvaise direction. La plupart d'entre nous apprennent très tôt à considérer l'amour comme un sentiment. Lorsqu'on est profondément attiré·e par une personne, on la « cathecte », c'est-à-dire qu'on investit en elle des sentiments ou des émotions. Ce processus d'investissement par lequel un être aimé prend de l'importance pour nous s'appelle « cathexis ». Dans son livre, Peck souligne à juste titre que la plupart d'entre nous « confondent cathexis et amour ». Comme nous le savons toutes et tous, il est très fréquent qu'une personne qui se sent liée à une autre par cathexis prétende qu'elle aime cette autre personne, même s'il lui arrive de la blesser ou de la négliger. C'est parce qu'elle éprouve un sentiment de cathexis qu'elle prétend ressentir de l'amour.

Lorsqu'on comprend l'amour comme la volonté de nourrir sa propre croissance spirituelle ainsi que celle d'autrui, il devient clair qu'on ne peut pas à la fois aimer une personne et se montrer blessant·e et maltraitant·e. L'amour et la maltraitance ne peuvent coexister. La maltraitance et la négligence sont, par définition, les opposées du soutien et de l'attention. Il arrive fréquemment qu'on entende parler de ce type d'homme qui bat ses enfants et sa femme, et qui ensuite au bar du coin proclame avec passion à quel point il les aime. Si vous en parlez avec sa femme dans un de ses bons jours, il se peut qu'elle vous dise que cet homme l'aime, malgré sa violence. L'écrasante majorité d'entre nous provient de familles dysfonctionnelles dans lesquelles on nous a appris que nous n'étions pas comme il faut, où l'on nous a fait honte, où l'on nous a fait subir des violences verbales et/ou physiques et où l'on nous a négligé·es affectivement, et cela alors même qu'on nous apprenait à croire que nous étions aimé·es. La

## II

### EMPÉDOCLE

#### L'AMITIÉ, FORCE COSMIQUE D'ATTRACTION

Empédocle, *Fragments*, 31 B17, trad. in J.-P. Dumont (éd.), *Les Écoles présocratiques*, Gallimard, Folio-Essais, 1991, p. 187-189, [La numérotation est celle de H. Diels et W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, 3 vol., Dublin-Zurich, Weidmann, 1903, 1969 ; noté DK ci-après.]

Les lignes qui suivent sont un fragment du poème d'Empédocle, traitant de sa physique (cf. aussi les fragments B20, B26, et B35). En raison de son statut fragmentaire, la doctrine cosmogonique et cosmologique d'Empédocle suscite de nombreux débats qu'on ne peut aborder ici. Disons simplement que l'un d'entre eux touche directement le problème du statut de l'amitié chez Empédocle : la question des cycles.

Empédocle est-il en effet ce poète *catastrophiste* que la tradition nous a transmis ? A-t-il conçu un devenir cyclique où alterneraient les règnes de l'Amitié et de la Haine ? À ce genre d'interrogations, l'interprétation orthodoxe de la cosmogonie empédocléenne répond par l'affirmative. Le poème *Sur la Nature* décrirait l'histoire complexe et cyclique de l'univers. À l'origine de toutes choses, quatre éléments (eau, air, terre, feu) ou « racines » composant l'ensemble du réel, et deux puissances motrices, l'Amitié et

la Haine. Celles-ci se livrent une lutte sans fin, chacune d'elles dominant tour à tour. Le devenir éternel comprendrait ainsi quatre phases. La première, sous la domination de l'Amitié : les éléments s'unifient alors en une Sphère (*Sphairos*) divine et parfaitement homogène, où n'existe encore aucun corps déterminé. La deuxième voit se produire la séparation progressive des éléments sous l'effet de l'introduction de la Haine dans la Sphère ; c'est aussi la phase de naissance des corps et êtres vivants, due aux mélanges des éléments entre eux. La troisième phase est celle de la séparation complète et de la dispersion radicale sous l'action de la Haine. Enfin, la quatrième phase présente un retour progressif à la fusion des éléments entre eux sous la domination de l'Amitié cette fois. Notre monde serait ainsi celui de la deuxième phase, les deux forces s'opposant : la Haine permettrait en effet la dissociation des éléments entre eux, et l'Amitié, leur com-

binaison pour former des tissus, ensuite pour associer les membres entre eux et donner naissance aux êtres vivants (cf. B20). Les cycles de l'Univers seraient ainsi un ensemble d'alternances cycliques sous la domination de l'Amitié ou de la Haine (pour une critique de l'interprétation orthodoxe, cf. J. Bollack, *Empédocle*, I : *Introduction à l'ancienne physique*, Gallimard, 1965).

Précisons, cependant, pour notre propos, que le champ de l'amitié empédocléenne est très vaste : principe cosmologique d'attraction et d'unification, l'amitié est également un principe biologique : la *philia* et l'*echtra* (la haine) expliquent aussi bien la santé et la maladie des corps que

les sentiments des hommes. Non seulement l'amitié n'a donc aucun statut psychologique ou interpersonnel privilégié, mais il est même impossible de dissocier rigoureusement amour, puissance sexuelle et amitié : dans la traduction suivante, *philia* a été traduit par « Amour », et Empédocle use indifféremment, au lieu de *philia*, des termes *harmonia*, *Aphroditè*, *storgè*, ou *Cypris*. Désir sexuel, amour cosmique, amitié sont pour lui une seule et même chose : une force d'attraction existant par elle-même. Si le champ anthropologique de la *philia* n'est pas encore spécifié, ses lois – l'attraction et l'unification – sont en revanche déjà constituées.

Mon propos sera double. En effet, tantôt l'Un Augmente jusqu'au point d'être seul existant À partir du Multiple ; et tantôt de nouveau Se divise, et ainsi de l'Un sort le Multiple. Par deux fois, des mortels il y a donc naissance Et deux fois destruction : tantôt la réunion De toutes choses crée et par ailleurs détruit, Et tantôt sous l'effet de la séparation Ce qui s'était formé se dissipe et s'envole. Jamais les [éléments] ne cessent de pourvoir À leur mutuel échange. Tantôt de par l'Amour ensemble ils constituent Une unique ordonnance, tantôt chacun d'entre eux Se trouve séparé par la Haine ennemie. [Et il en va ainsi, dans la mesure où l'Un A appris comment naître à partir du Multiple.] Et lorsque de nouveau de l'Un dissocie Le Multiple surgit, là les choses renaissent Pour une vie précaire ; et dans la mesure où

Elles pourvoient sans cesse à leur mutuel échange,  
Elles demeurent ainsi, en cercle, immobiles.  
Allons ! Écoute-moi ! L'étude rend plus sage !  
Comme je le disais déjà auparavant,  
T'annonçant mon projet, je tiendrai deux discours.  
Tantôt augmente l'Un, jusqu'au point d'être seul,  
À partir du Multiple, et tantôt de nouveau  
Il se divise ; ainsi de l'Un sort le Multiple :  
Et feu, et eau, et terre, et air haut et sans borne ;  
En dehors d'eux la Haine, funeste, exerçant  
Dans toutes directions une pression égale,  
Et, parmi eux, l'Amour, égal et en longueur  
Et en largeur. Vois-le des yeux de l'intellect,  
Et ne reste pas là, le regard étonné :  
C'est lui qui s'enracine au fond du cœur des hommes,  
Qui en eux insinue d'amoureuses pensées,  
Et leur fait accomplir les besognes d'amour ;  
On lui donne les noms de Joie et d'Aphrodite.  
Jusqu'ici nul mortel ne l'a de ses yeux vu  
Circuler parmi eux. Mais toi, prête une oreille  
Attentive aux propos non trompeurs que j'enchaîne.  
Car tous [les éléments] sont égaux et sont nés  
Chacun en même temps ; cependant chacun d'eux  
Remplit son propre rôle et a son caractère :  
Chacun à tour de rôle au cours du temps l'emporte.  
Outre ceux-ci, ni rien ne naît ni rien ne meurt.  
Car, s'ils s'étaient trouvés sans cesse corrompus,  
Ils ne posséderaient plus l'être maintenant.  
Quelle chose pourrait bien accroître le tout,  
Et d'où donc viendrait-elle ? Dans quelle direction  
Se pourrait accomplir la destruction du tout,  
Puisqu'il n'est pas d'endroit qui soit vide de choses ?  
Ils sont donc seuls à avoir l'être, et dans leur course,  
Par échanges mutuels, ils deviennent ceci  
Ou cela, demeurant continûment semblables.

## JAMBLIQUE

## AMITIÉ, HARMONIE ET ORDRE DU MONDE

Jamblique, *Vie de Pythagore*, § 229-240,  
trad. L. Brisson et A. Ph. Segonds,  
légèrement modifiée, Les Belles Lettres,  
La Roue à Livres, 1996, p. 122-127.

Tenant plutôt de la rhétorique de l'éloge (*enkômion*), genre fréquent dans l'Antiquité, ce passage que Jamblique consacre à l'amitié pythagoricienne fait saisir la profonde unité d'une notion dont on peut penser qu'elle est la première conceptualisation théorique d'une valeur archaïque héritée d'Homère, d'Hésiode et de Theognis. À tel point d'ailleurs que c'est bien Pythagore qui aurait donné à la *philia* son nom.

Mais le terme *philia* a, au sein du pythagorisme, une extension très large et une portée spécifiquement universelle. Les premiers mots de Jamblique le confirment : amitié de tous pour tous, c'est-à-dire amitié de toutes choses pour toutes choses. Cette continuité de la *philia*, sur laquelle Pythagore insiste, doit être saisie partout : amitié du divin et de l'humain, des hommes entre eux, des doctrines entre elles, de l'âme et du corps, des parties de l'âme entre elles, et même, des hommes et des animaux entre eux. Or la bonne compréhension de ce lien universel – c'est un autre élément spécifiquement

pythagoricien – n'est possible que par celle des lois de la nature : en ce sens, connaître la nature, c'est comprendre quelle relation de *philia* unit telle ou telle de ses parties. L'amitié intervient donc à un double niveau : biologique, d'une part, cosmique, de l'autre. L'amitié pythagoricienne a tout de cette harmonie mathématique que les pythagoriciens considéraient comme l'un des principes structurants du monde. Ce que confirme le témoignage de Diogène Laërce (DL VIII, 33, p. 967) quand il explique que, selon Pythagore, « l'amitié est une égalité pleine d'harmonie ». Bien loin d'être réduite au champ particulier des sentiments humains, l'amitié est alors le nom générique de ce qui attache l'homme au monde, et le monde à lui-même, de ce qui lui donne son statut de *kosmos*, de tout ordonné rationnellement.

Cependant, Pythagore n'a pas abandonné l'amitié en tant que sentiment humain, au profit d'une perspective exclusivement théologique et cosmologique. Jamblique évoque aussi un second sens de la notion d'amitié,

plus spécifiquement moral et politique. Sans élaborer, comme le feront Aristote et surtout Cicéron, une véritable casuistique de l'amitié, les pythagoriciens semblent avoir repris à leur compte un certain nombre de préceptes et de codifications : le rôle de la confiance, la condamnation morale du mensonge et surtout l'usage des « redressements » (admonestations) sont autant de thèmes qui auront une

pérennité dans les efforts ultérieurs de catégorisation *éthique* de l'amitié. Plus particulièrement, l'universalité de l'amitié, au sens physico-cosmologique, permet d'élaborer un principe très fort d'ouverture à autrui, où l'*homonoia*, l'identité de pensée, est la condition d'une *philia* cosmopolitique. De cette conception, la communauté des sages stoïciens est évidemment toute proche.

Pythagore recommanda de la manière la plus explicite l'amitié de tous pour tous : des dieux à l'égard des êtres humains par le moyen de la piété et du culte savant ; des doctrines les unes avec les autres, de l'âme avec le corps en général, de la partie rationnelle de l'âme avec les parties non rationnelles par le moyen de la philosophie et de la contemplation qui s'y rapporte ; des êtres humains les uns avec les autres, des citoyens (entre eux) par une saine observance des lois, des gens qui n'appartiennent pas à la même communauté, par la connaissance correcte de la nature humaine ; de l'homme avec la femme, les enfants, les frères et les gens de la maison, par des liens communautaires indissolubles. Bref, une amitié de tous pour tous, et même pour certains animaux privés de raison une amitié grâce à la justice, grâce à l'existence de liens que tisse la nature et grâce à la communauté. Enfin une réconciliation et un rapprochement du corps, mortel par lui-même, pour les qualités opposées qui se cachent en lui, le tout réalisé grâce à la santé, grâce à un régime qui y tend et grâce à la maîtrise, à l'imitation du bon fonctionnement des éléments de l'univers. S'appliquant à tous ces cas pris ensemble, il n'y a qu'un seul et même mot, celui d'amitié dont on s'accorde à penser que Pythagore fut celui qui le découvrit et l'institua, et si admirable est l'amitié qu'il a transmise à ses sectateurs que maintenant

encore le grand nombre, à propos de ceux qui sont particulièrement bien disposés l'un à l'égard de l'autre, dit : « Ils font partie des Pythagoriciens. » Eh bien il faut maintenant présenter quel fut l'enseignement dispensé par Pythagore sur ce sujet et quels furent les préceptes qu'il formula et qu'il enseigna à ces disciples. Ces gens-là recommandaient donc de débarrasser la véritable amitié de toute compétition et de toute rivalité, dans tous les cas, si possible, sinon, à tout le moins, dans le cas de l'amitié que l'on doit à son père et plus généralement à ceux qui sont plus âgés, et plus généralement d'appliquer le même principe à l'amitié pour les bienfaiteurs. En effet, le conflit et la rivalité à l'égard de telles personnes, lorsque la colère ou une autre passion de ce genre intervient, ne permettent pas de sauvegarder l'amitié existante.

Il fallait, disaient-ils, éviter le plus possible les frictions et les blessures dans les relations d'amitié. [Tel sera le cas], si l'un et l'autre partis savent céder et dominer leur colère ; cela vaut surtout pour le plus jeune et pour celui qui se trouve impliqué dans l'un des types de relations dont on vient de parler. Les corrections et les admonestations qu'ils appelaient « redressements », devaient, estimaient-ils, être adressées en termes très bienveillants et avec beaucoup de précaution par les plus âgés aux plus jeunes, et dans les admonestations c'est la sollicitude et la solidarité qui devaient apparaître très clairement, car dans ces conditions l'admonestation peut devenir supportable et utile. [...]

On dit aussi que, même lorsqu'ils ne se connaissaient pas les uns les autres, les Pythagoriciens cherchaient à se rendre des services d'ami en faveur de ceux qu'ils n'avaient jamais vus auparavant, pourvu qu'ils eussent la preuve qu'ils partageaient les mêmes doctrines. Aussi de telles conduites empêchent-elles de douter de cette parole : « Les hommes de bien, même s'ils habitent aux deux bouts de la terre, sont déjà amis, avant même de se connaître et de s'adresser la parole. »